

Raynal publie quand même son *Histoire philosophique et politique*. Dans la troisième édition, cependant, il renonce à sa vision dégénérée de l'Amérique. L'idée est toutefois déjà bien établie dans l'esprit des Européens.

Jefferson contrecarre le comte

C'était une chose de voir les Américains comme des parvenus, des mécontents et des menaces contre la monarchie – après tout, ils l'étaient. C'en était une autre de dire que toutes les formes de vie en Amérique, y compris ses populations indigènes et ses immigrants européens, étaient dégénérées. Jefferson, le plus francophile des pères fondateurs (il sera ambassadeur en France entre 1785 et 1789), se fait donc violence pour réfuter Buffon et ses partisans. Il attaque Buffon avec un ensemble imparable de faits. Dans ses *Notes sur l'État de Virginie*, écrites en 1781 quand

il était gouverneur de cet État, et publiées en France en 1785, puis aux États-Unis en 1787, il démantèle point par point la théorie de la dégénérescence. Il y inclut des tableaux comparant des mesures de la taille des animaux qui réfutent la thèse de Buffon. Il soutient que les idées du comte sont mal fondées et les données qu'il a recueillies auprès des voyageurs inexactes.

Existe-t-il la moindre preuve, demande Jefferson, que les environnements de l'Ancien et du Nouveau Monde sont si différents ? « Comme si les deux côtés n'étaient pas réchauffés par le même bienveillant soleil ; comme si un sol de la même composition chimique était moins susceptible de produire des nutriments pour les animaux ; comme si les fruits et les graines issus de ce sol et du soleil [...] conféraient moins de croissance aux solides et aux fluides du corps, ou produisaient plus tôt dans les cartilages, les membranes et les fibres cette rigidité qui freine tout développement ultérieur et met fin à la

croissance d'un animal. » La vérité, écrit Jefferson, « est qu'un Pygmée et un Patagonien, une souris et un mammoth doivent leur taille aux mêmes substances nutritives ».

Jefferson n'est pas le seul père fondateur à s'insurger. Pour son ami John Adams, les idées de de Pauw sont « des rêves méprisables ». Franklin, quant à lui, conteste l'argument de l'humidité. Il parcourt le monde en collectant une masse de données et, en 1780, conclut que l'humidité, la cause supposée de la dégénérescence, est plus élevée en Europe que dans les colonies américaines.

Alexander Hamilton, l'un des futurs rédacteurs de la Constitution américaine, qui craint que la théorie de la dégénérescence n'étouffe les relations commerciales, défend l'Amérique dans *Le Fédéraliste*, un recueil d'articles visant à promouvoir l'idée d'une constitution américaine ; l'unique note de bas de page du 11^e numéro est une réfutation de l'assertion absurde de de Pauw selon laquelle les chiens américains n'aboieraient pas.

Et James Madison, qui deviendra le successeur de Jefferson à la présidence des États-Unis, s'est même improvisé assistant de recherche. En juin 1786, il conclut une lettre envoyée à Jefferson par une discussion sur les belettes, complétée de mesures : les espèces américaines sont aussi grandes que leurs équivalents européens. Madison écrit à son mentor que cette découverte « contredit avec certitude l'assertion [de Buffon] selon laquelle, parmi les animaux vivant sur les deux continents, ceux du nouveau sont toujours plus petits que ceux de l'ancien ». Pour les deux hommes, combattre Buffon était manifestement aussi important que l'élaboration d'une convention constitutionnelle ou que les besoins du trésor public de leur nouvelle nation.

Jefferson pensait que le démantèlement méthodique de la théorie de la dégénérescence dans ses *Notes sur l'État de Virginie* permettrait aux gens de rejeter ces inepties. Il souhaitait convaincre Buffon lui-même de revenir sur sa théorie. Ainsi, avant de partir pour la France en tant qu'ambassadeur, il est déterminé à présenter à Buffon un animal américain si impressionnant qu'il force cette sommité française à changer d'opinion. C'est là qu'entre en scène *Alces*

Le Nouveau Monde selon Buffon

« Dans le nouveau continent les animaux des provinces méridionales sont tous très-petits en comparaison des animaux des pays chauds de l'ancien continent. Il n'y a en effet nulle comparaison pour la grandeur de l'éléphant, du rhinocéros, de l'hippopotame, de la giraffe, du chameau, du lion, du tigre, etc. tous animaux naturels et propres à l'ancien continent, et du tapir, du cabiai, du fourmillier, du lama, du puma, du jaguar, etc. qui sont les plus grands animaux du nouveau monde ; les premiers sont quatre, six, huit et dix fois plus gros que les derniers.

Une autre observation qui vient encore à l'appui de ce fait général, c'est que tous les animaux qui ont été transportés d'Europe en Amérique, comme les chevaux, les ânes, les bœufs, les brebis, les chèvres, les co-

chons, les chiens, etc. tous ces animaux, dis-je, y sont devenus plus petits ; et que ceux [...] qui sont communs aux deux mondes, tels que les loups, les renards, les cerfs, les chevreuils, les élans sont aussi considérablement plus petits en Amérique qu'en Europe, et cela sans aucune exception.

Il y a donc dans la combinaison des éléments et des autres causes physiques, quelque chose de contraire à l'agrandissement de la Nature vivante dans ce nouveau monde ; il y a des obstacles au développement et peut-être à la formation des grands germes ; ceux mêmes qui, par les douces influences d'un autre climat, ont reçu leur forme plénière et leur extension toute entière, se resserrent, se rapetissent sous ce ciel avaro et dans cette terre vuide, où l'homme en petit nombre étoit épars, errant ;

où loin d'être en maître de ce territoire comme de son domaine, il n'avoit nul empire ; où ne s'étant jamais soumis ni les animaux ni les éléments, n'ayant ni dompté les mers, ni dirigé les fleuves, ni travaillé la terre, il n'étoit en lui-même qu'un animal du premier rang, et n'existoit pour la Nature que comme un être sans conséquence, une espèce d'automate impuissant, incapable de la réformer ou de la seconder [...]. Car quoique le Sauvage du nouveau monde soit à peu près de même stature que l'homme de notre monde, cela ne suffit pas pour qu'il puisse faire une exception au fait général du rapetissement de la Nature vivante dans tout ce continent : le Sauvage est foible et petit par les organes de la génération. »

Buffon, *Histoire naturelle*, vol. IX, p. 102

alces, l'orignal (nommé élan en Europe), le plus grand des cervidés.

Jefferson commence sa recherche d'un grand orignal en envoyant à ses amis une étude en 16 points sur les habitudes, la taille et l'histoire naturelle de l'animal. Il fait savoir que si des chasseurs pouvaient lui procurer le squelette d'un orignal géant, il leur serait profondément redevable. Le gouverneur du New Hampshire, John Sullivan, général pendant la guerre de l'Indépendance, lui répond avec enthousiasme et s'attèle à la tâche.

Après son arrivée en France, Jefferson obtient une invitation à rencontrer Buffon. Leur conversation porte sur de nombreux sujets, y compris la théorie de la dégénérescence. Jefferson dit au comte que « le renne européen pourrait passer sous le ventre de notre orignal ». Jefferson sort de la réunion avec l'impression que Buffon céderait si seulement il voyait un énorme orignal.

Enfin, au cours de l'hiver 1786-1787, Jefferson reçoit de bonnes nouvelles : Sullivan s'est procuré les restes d'un orignal auprès d'un certain capitaine Colburn, qui a tué un spécimen de plus de 2,10 mètres dans le Vermont. Il faut 14 jours à une équipe de plusieurs hommes pour amener l'orignal au domicile de Sullivan. Sullivan engage alors un capitaine de navire pour que celui-ci embarque l'orignal lors de son prochain voyage transatlantique.

Tout se déroule selon le plan prévu, mais, pour une raison inconnue, l'orignal reste à quai lorsque le bateau prend la mer. Sullivan envoie la mauvaise nouvelle. Désespéré, Jefferson écrit à un ami que « la caisse, les os, tout a disparu ; ainsi, ce chapitre de l'histoire naturelle restera encore une page blanche ». Il ignore encore que Sullivan a récupéré l'orignal et a engagé un autre navire. Le spécimen arrive à Paris vers le 1^{er} octobre 1787.

Triomphal, Jefferson souhaite apporter l'orignal à Buffon en personne, mais ce dernier, malade, ne reçoit pas de visiteurs. Il envoie donc l'orignal à l'assistant de Buffon. Le comte vit apparemment l'orignal, car Jefferson écrit que cet animal géant avait « convaincu Monsieur Buffon. Il a promis dans son prochain volume de rétablir l'exactitude de ces choses ». Six mois plus tard, cependant, Buffon décédait sans avoir publié aucune révi-

sion de sa théorie. L'*Histoire naturelle*, si influente, était ainsi vouée à promouvoir la théorie d'un Nouveau Monde dégénéré.

L'idée d'une Amérique dégénérée a persisté et évolué pendant une soixantaine d'années avant de laisser place à un anti-américanisme général. Deux factions se sont constituées. En Europe, le philosophe allemand Emmanuel Kant et le poète anglais John Keats acceptaient la dégénérescence dans son ensemble. Keats décrivait l'Amérique comme le seul endroit où « la Grande Nature infaillible semble pour une fois s'être trompée ». Kant, manquant ici de raison pure, écrivait de de Pauw que « même si neuf dixièmes de son matériel ne sont pas étayés ou sont incorrects, cet effort d'intelligence même mérite des éloges et une émulation ».

Le nouveau mythe américain

Sur le continent américain, Jefferson compte parmi ses partisans les écrivains lord Byron, Washington Irving et Henry David Thoreau, et le géographe Jedidiah Morse (le père de l'inventeur du télégraphe électrique, Samuel Morse). Byron appelait l'Amérique « un grand climat ». Irving mettait en pièces la théorie de Buffon dans *The Sketchbook of Geoffrey Crayon*, écrivant qu'il « allait visiter ce pays merveilleux [l'Europe] et voir cette race gigantesque à partir de laquelle j'ai dégénéré ». Thoreau a utilisé son ouvrage *Walking* comme une tribune « pour s'opposer au compte rendu de Buffon sur cette partie du monde et ses productions ». Et Morse discrédita la théorie de la dégénérescence dans les dix premières pages de son manuel de géographie, qui fut lu par la première génération d'écoliers de la nouvelle nation américaine.

Réagissant à cette idée de l'infériorité du Nouveau Monde, ces écrivains américains ont forgé un récit contradictoire, décrivant l'Amérique comme une région magnifique, vaste, riche en ressources et peuplée d'individus robustes. L'identité américaine à ce jour — et les réactions du reste du monde à cette image de soi moderne — pourrait remonter en partie à la destruction par Jefferson, ses pairs et ses successeurs, du mythe d'une dégénérescence biologique en Amérique. ■



2. GEORGES LOUIS LECLERC, comte de Buffon.



3. THOMAS JEFFERSON.

✓ À ÉCOUTER

Jeudi 16 juin 2011, Stéphane Schmitt (REHSEIS), spécialiste de Buffon, évoquera la controverse dans l'émission **La marche des sciences**, sur *France Culture* de 14h à 15h. www.franceculture.com

✓ BIBLIOGRAPHIE

L. A. Dugatkin, *Mr. Jefferson and the Giant Moose : Natural History in Early America*, University of Chicago Press, 2009.

Buffon, *Œuvres*, La Pléiade, Gallimard, 2007.

Buffon, *Histoire naturelle*, 1749-1804, édition en ligne : <http://www.buffon.cnrs.fr/>